

# JAMES TURRELL dans le volcan

François Jonquet

Trois grandes expositions simultanées de James Turrell sont programmées cet été – une rétrospective au Los Angeles County Museum of Art (26 mai 2013 - 6 avril 2014), une autre au Museum of Fine Arts, Houston (9 juin - 22 septembre) et, surtout, celle du Guggenheim Museum de New York (21 juin - 25 septembre), où l'artiste réinvente l'espace circulaire du musée. À Paris, c'est à la galerie Almine Rech qu'il expose, jusqu'au 27 juillet. Mais son œuvre, c'est avant tout le Roden Crater, qu'inlassablement il sculpte, façonne, modèle... François Jonquet l'a rencontré dans son ranch de l'Arizona, dans le Painted Desert. Ensemble, ils sont descendus dans l'œil du volcan. Récit d'une expérience vertigineuse.



■ Les vaches de James Turrell ne sont ni mauves, ni bleues, ni roses, ni même rouges ou vertes, mais d'un noir profond, noir de fumée. Elles sont les paisibles gardiennes d'un des rêves les plus immenses de l'histoire, qui n'a été accompli ni par une créature mythologique ou légendaire, ni par un despote peu soucieux des vies humaines, mais par un artiste : le Roden Crater. Pour conserver intacts les alentours du volcan, éviter que ce bout de désert arizonien ne se transforme en terrain de jeux pour marchands du temple, de cartes postales et autres diffuseurs de lumière qui galvauderaient la pureté du projet et, de nuit, les conditions d'observation, James Turrell a fondé le Walking Cain Ranch. Quatre cents kilomètres carrés acquis patiemment, parcelle après parcelle, dès que l'occasion se présentait. 3 200 têtes. James Turrell et Kyung, son épouse d'origine sud-coréenne, habitent ce ranch non loin de

Flagstaff où passe la fameuse route 66, à une heure et demie du Grand Canyon. Ils vivent dans une petite maison en bois située sur un enclos d'herbe brûlée par la neige et le soleil, entourée de sapins, de montagnes et de volcans éteints. En territoire navajo. « J'aime cet endroit parce qu'il est entre-deux, entre la culture amérindienne et celle des descendants européens que nous sommes, entre la culture cow-boy, très conservatrice, à droite, et celle de l'université de Flagstaff. Ceux qui vivent ici sont des gens du désert. Différents des autres. Soit que, déjà bizarres, ils sont attirés par le désert ; soit qu'après quinze ou vingt ans passés ici, ils le deviennent. Moi, à soixante-dix ans, j'entre dans ma quarantième année de désert ! » dit-il en riant, d'un regard clair, juvénile.

## LE CIEL EST MON ATELIER

Issu d'une famille de *quaker* ultra-conservatrice, il a porté manteau de laine noire et chapeau, assisté au temple à des offices silencieux qui s'étiraient sur trois bonnes heures. Sa longue barbe, qui lui donne un petit air de roi shakespearien, est l'un des signes de cet héritage. Les *quakers* se nomment les « enfants de la lumière », et la lumière sera l'essence de son œuvre. À l'adolescence, il rompt avec la religion.

Fils d'un ingénieur aéronautique d'origine française, James Turrell pilote depuis l'âge de 16 ans. « Le ciel est mon atelier », dit celui qui estime avoir passé sept années de sa vie à piloter. Ce temps méditatif passé dans les airs lui a inspiré une grande partie de son œuvre, mais il a fallu du temps avant de lui trouver son expression artistique. « Antoine de Saint-Exupéry décrivait des espaces dans l'espace qui ne sont pas définis formellement, mais par des pressions à l'intérieur de l'atmosphère qui avancent dans le ciel (1) », explique-t-il. Ainsi les *Wedgeworks*, ces univers mentaux saturés d'une couleur intense, profonde, jamais vue, rouge parfois comme un rubis qui se consumerait derrière de la gaze, découlent de

son expérience de pilote : « Lorsque [à bord d'un avion], on aborde un front, la visibilité change très rapidement si l'on vole vers lui [...]. Dans les *Wedgeworks*, les qualités similaires d'opacité, translucidité, transparence sont créées par de la lumière occupant simplement l'espace (2). »

Objecteur de conscience et pilote, James Turrell fut envoyé au Tibet, à dix-sept ans. Il fut chargé de missions secrètes par la CIA avec, pour objectif, de sauver des moines en les évacuant en Inde. Il découvre l'Asie. Visite Borobudur, Angkor Vat, les Stupas indiens. « L'idée de Bodhisattva, celui qui revient pour inciter d'autres à entreprendre le voyage, exprime, en quelque sorte, la tâche de l'artiste. [...] C'est là que j'ai commencé à appréhender un art qui serait un acte direct, où voir devient l'objet (3) ». Plus tard, lors d'un voyage au Japon, il découvre la chaîne des îles volcaniques, au sud de l'archipel. Il avait dessiné des *Skyspaces*, espaces ouverts sur le ciel, sur l'océan de l'air. Il avait remarqué que l'ellipse des stades de football changeait la perception du ciel. Il était à la recherche d'un lieu à la mesure du cosmos. Il fallait trouver un site concave entre ciel et terre. Un volcan. Alors, en 1974, pendant sept mois, il a survolé l'ouest des États-Unis, du Canada au Mexique. Paysages grandioses, milliers de volcans éteints, montagnes, canyons, mesas, gigantesques impacts de cratères. Et des ciels aussi riches et spectaculaires que le sol. Par une fin d'après-midi de novembre, il a aperçu le Roden Crater. Il a atterri, s'en est approché et, à cet instant, l'esprit du lieu, sa puissance, l'ont submergé.

## DANS L'ŒIL DU VOLCAN

On l'aperçoit de loin. Soudain, il se détache, seul et noble, dans le Painted Desert, où il se dresse tel l'un de ces baudelairiens *grands sphinx allongés au fond des solitudes, qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin*. Le moment de la première vision est solennel. L'approche tout autant. C'est comme se diri-



ger vers un lieu secret. Il a fallu doublement, triplement, montrer patte blanche pour avoir le privilège de figurer parmi ceux qui en franchissent, au compte-gouttes, le seuil. Pas d'arbres autour pour donner un semblant d'échelle, mais, au sol, le Roden Crater a la taille de Manhattan. « La visite commence trois heures avant le coucher du soleil et finit trois heures après », précisait une note préalablement envoyée.

Sur son flanc, une banale porte en métal. Et me voilà dans le volcan, sous la coupe, d'un haut, large et puissant monolithe noir. En son centre, un disque de pierre polie blanche attend patiemment la caresse de la lune, phénomène advenant chaque dix-huit ans et demi. Le monolithe de trente-quatre tonnes se dresse au cœur d'un cercle de lave noire finement pilée. Ratissé en rond à la manière d'un jardin zen. Cercles qui s'inscrivent dans une pièce circulaire aux proportions parfaites. Je contourne le monolithe, et découvre sur son autre face un disque blanc similaire. Éclairé, lui. Une colonne de lumière le frappe du fin fond d'un long, très long tunnel, et projette mon ombre sur le cercle. Je me retourne et, de là où je suis, je distingue à l'extrémité du tunnel un petit cercle de lumière naturelle. Minuscule soleil qui m'aimante. Me voilà à la fois actif et passif d'une expérience qui semble écrite comme une partition. Entre-deux, oui. L'émotion, la perte de repères, la pulsation mate des entrailles du volcan, me font tituber. Un volcan éteint n'est pas un volcan mort. C'est aussi grandiose à l'intérieur qu'à l'extérieur. Celui-ci capte en son cœur des phénomènes célestes. Je suis submergé, dans un état où la perception perd le fil ; hiatus où mon corps ressent ce que la pensée ne parvient pas à traduire. Dans un lieu intermédiaire où « le fantasme est possible », dit Merleau-Ponty.

J'avance dans ce tunnel au cœur d'un interstice archaïque et futuriste, qui me conduit dans les fondements d'une civilisation perdue, enfouie depuis la nuit des temps, miraculeusement redécouverte. Mirage enfin : au fur et à mesure que je remonte les trois cents mètres de l'*Alpha tunnel*, que je m'approche du cercle de lumière, voilà que le petit soleil s'étire, s'étire, jusqu'à former, une fois arrivé dans l'autre chambre du volcan, une longue ellipse ouverte vers le ciel. Ici, dans *The East Portail*, une volée de marches se jette vers le ciel, vers le cratère. Aussi légère qu'une échelle de kiva hopi. Je me retourne, et le tunnel d'acier d'où je viens semble être la carapace d'un insecte aux anneaux infinis, sur laquelle la lumière dessine une multitude de

Page de gauche/left:

James Turrell dans son lodge du Roden Crater  
(Ph. C. Berhault). *english*

Ci-contre/opposite: « Alpha Tunnel, the Roden Crater Project ». (© James Turrell ; Ph. F. Holzherr)

seuils. Derrière l'escalier, un nouveau couloir, obscur, mène à l'œil du cratère. Un large Skyspace circulaire, avec des bancs de pierre tout autour. L'écho est si puissant que lorsque James Turrell parle, sa voix semble amplifiée par un micro. Au centre, par terre, un nouveau cercle de lave noire ratissé à la japonaise. James Turrell m'invite à le traverser en déclamant. Je m'avance en scandant Baudelaire – *la Mer* – sur la lave noire et pillée qui se compresse, craque sous mes pieds telle de la neige fraîchement tombée, jusqu'au milieu du cercle, dans l'œil du volcan. Là, l'écho disparaît soudain, le son se contracte, et, mat, m'enferme dans un invisible tuyau.

Nous avons attendu la montée de la nuit avec James et Kyung Turrell, et les quelques autres visiteurs, dans un silence religieux, par un froid à pierre fendre, que je ne ressentais pas. Je songeais au rêve de Jean Paul où le soleil, fils de la Terre, est projeté au ciel par le cratère d'une montagne en fusion. Je le voyais bien jaillissant du Skyspace Et puis je suis sorti par un couloir circulaire, dans le volcan. Dans un cône grandiose, dont Turrell a parfait la courbe en déplaçant des tonnes de terre. Aux quatre coins cardinaux de ce qui pourrait être un lieu de sacrifice maya, je me suis allongé sur un autel de pierre, la tête plus basse que les pieds. Et la voûte céleste m'est apparue, tel un ballon bleu. Si proche, que je l'ai embrassée. J'ai habité un songe qui étreint le monde. J'ai perdu un gant et un petit fragment de mon âme quelque part, dans le Roden Crater. J'étais ivre.

Arc-en-ciel au-dessus du *rainbow over the Roden Crater*

« Sun and Moon Chamber, the Roden Crater Project »

« Crater's Eye, the Roden Crater Project »

(© James Turrell ; Ph. F. Holzherr)



Dans le lodge construit en contrebas – discret pavillon à deux chambres avec une vaste vue sur le Painted Desert –, j'ai retrouvé James Turrell. Si son ranch offre le minimum de confort, tout ici est luxueux. Chaque pierre vient du volcan, parfois polie comme le marbre, parfois brute. Les cadres des larges baies sont en bronze. Le steak de vache turrellienne fondant, le vin rouge de la Nappa Valley exquis. Et l'on trinque au Roden Crater « tôt ou tard ».

#### LA RÉVÉLATION DE LA LUMIÈRE

« Le Roden Crater apporte le ciel sur la terre. Il vous place dans le ciel même, il vous situe dans l'univers, explique James Turrell. Il ne vous fait pas sentir plus petit mais euphorique. J'utilise le temps car, dans le Painted Desert, on ressent l'échelle géologique. Loin des ouvrages de l'humanité. J'ai créé des espaces qui tirent leur lumière du soleil, de la lune, des étoiles, qui jouent la musique des sphères en lumière. Quand on est dans le cône du volcan, en bas, dans l'œil du cratère, on se trouve dans un bras de magma qui descend vers le centre de la terre. Il éclairait le volcan lors de ses éruptions. La charge d'énergie céleste plonge directement dans la terre à travers cette cheminée. Une lumière formidable frappe le cratère. On sent parfois l'ozone émis par le ciel, créé par une décharge d'électricité statique.

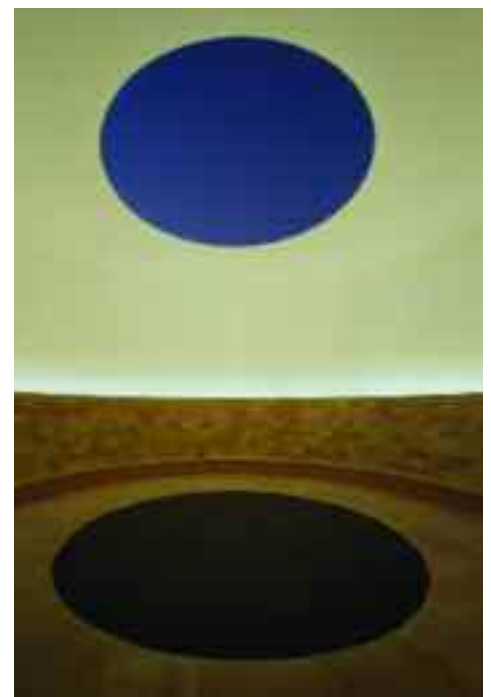
Les *mound builders* (4) m'intéressent, que ce soient ceux d'Hébron, en Israël, d'Old Sarum, près de Salisbury, en Angleterre, ou encore ceux qui construisent les pyramides le long de la rivière Mississippi. Les Hopi viennent de la culture maya. Le Roden Crater était un lieu sacré hopi. Il fait partie d'une chaîne de quatre cents volcans, appelés les monts Testicule, à cause de leur forme.

« Les Hopis ont remonté de Copan, au Honduras, jusqu'à Flagstaff. Ils apportaient ici des perroquets et redescendaient avec la turquoise. Copan est un lieu qui donne le sentiment de monter vers le ciel. Comme le mont Meru ou Chichen Itza. Je veux créer des endroits qui leur ressemblent. J'en ai imaginé deux, une pyramide au Mexique, Agua de Luz ; l'autre, évidemment, ici. J'ai toujours voulu fa-

çonner le ciel en forme de bol. L'idée étant de regarder vers le ciel. Regarder vers le haut.

« C'est ainsi que j'ai commencé à travailler avec Gene Sekaquaptewa. Il n'est plus là, aujourd'hui. Il était le chef du clan des aigles. Dans leur coiffure, les membres du clan utilisaient des plumes d'aigle mélangées à celles du perroquet. Cela exprimait l'idée du vol, du vol de l'être, de l'âme, cette idée de sortir de l'intérieur vers le ciel, entre le ciel et la terre, entre-deux. Les Hopi habitent au sommet des mesas, sur les hauts plateaux, dans le ciel, comme les Tibétains : vivre là, c'est comme voler. Dans leur *kivas*, ils entrent dans la terre pour regarder le ciel et atteindre le royaume spirituel. Les quakers, dont je viens, recherchent la lumière intérieure. Ces pensées ont été importantes pour moi.

« Flagstaff est la première cité sombre de l'histoire : la nuit, toutes les lumières sont orientées vers le bas, pour permettre aux télescopes des Occidentaux de fonctionner. Le ciel clair de l'altitude, la faible quantité de brume, voilà ce qui compte pour observer les



phénomènes célestes. À l'œil nu, on peut voir les divisions qui traversent la voie lactée, les galaxies à l'intérieur, sur le bord. Si l'on est capable de regarder la galaxie, alors elle fait partie de notre territoire, un territoire que notre conscience peut habiter.

« Habituellement, on utilise la lumière pour révéler quelque chose. La lumière a toujours été l'un des sujets de la peinture. Jeune, j'ai possédé l'un des *Capriccios* de Goya. Des ténèbres jaillit la lumière. Ma façon d'utiliser la lumière vient d'une forme ancienne qui précède de milliers d'années la peinture de chevalet. Ce qui m'intéresse, c'est la révélation de la lumière elle-même. Elle s'apparente davantage à regarder un feu et s'assoupir, ou au cerf qui fixe les phares d'une voiture qui finira par le heurter. Nous sommes des *light eater*; nous buvons cet élixir magique de vitamine D par la peau, et la façon dont nous voyons en est affectée. Sans le savoir, nous créons la réalité dans laquelle nous vivons. Les forces d'attraction de la lumière, sa nature première, voilà ce que je veux garder dans mon travail. Alors qui retire les images, les histoires, les objets.

« Les paysages sans horizon m'intéressent. Celui du bol du cratère, au-dessus de la ligne d'horizon, ou ceux que j'ai réalisés à la Biennale de Venise, les *Ganzfelds*. Cela équivaut à piloter à travers brouillard et nuages, ou skier par jour blanc, ou encore éprouver l'ivresse des profondeurs. Être dans le cyberspace. On est en état de déséquilibre.

#### LA CAVERNE DE PLATON

« La lumière est comme le son. Il faut inventer un instrument. C'est ce que j'ai d'abord fait au Mendota Hotel (5). Je l'ai entièrement repeint en blanc, j'ai modifié la disposition des pièces. J'ai orienté les portes, les fenêtres, les ouver-

tures de sorte qu'en ouvrant un rideau, une porte, la lumière pénètre dans des pièces préalablement agencées pour l'accueillir. Comme dans la caverne de Platon : vous êtes de dos, et vous regardez ce que vous imaginez être la réalité sur le mur ; ce qui se passe à l'extérieur a un impact sur l'intérieur. Avec les *Mendota Stoppages*, il était possible de remarquer un événement auquel on n'aurait pas prêté attention. En lui réservant une place particulière, en occultant toutes les autres sources d'éclairage, une toute petite lumière prend alors sa force. C'était puissant de jour, mais aussi de nuit, avec les illuminations de la rue, les phares des voitures... Le lieu interprète pour vous. Le parcours durait deux heures. J'aime les lieux comme Abou Simbel ou Newgrange, au nord de Dublin, où le soleil, à de rares moments, illumine l'intérieur. S'il n'y a aucune autre lumière, on s'habitue à l'obscurité, on ouvre les yeux, et les yeux ressentent vraiment : voilà le genre de sensation que j'aime le plus. L'homme est fait pour le crépuscule. « Ici, existe un lieu où l'on voit son ombre dans la seule lumière de Vénus. Ça m'a surpris, c'était il y a quatre ans, à un moment où Vénus était très près de la Terre ; ça ne se reproduira pas avant 150 ans. Se rendre compte que l'on est dans la lumière d'une étoile solaire, c'est sensationnel. J'aime ce genre d'idées (*rire*). Il faut beaucoup de travail pour y arriver. L'Alpha Tunnel est accordé comme une flûte.

« J'ai dû prendre en considération la façon dont la conscience habite un espace enchanté par la lumière. Lorsque vous faites un rêve lucide, d'où vient la lumière, d'où vient la couleur ? On a une pleine vision les yeux fermés, la clarté et la résolution sont absolument parfaites. Même pour ceux qui ont des problèmes de vue. Mais, les yeux ouverts, nous voyons rarement la lumière ainsi. Certains scientifiques, comme Arthur Zajonc, réalisent des expériences qui prouvent que la lumière réagit lorsque nous l'observons. C'est lui attribuer une forme de conscience. Je crois absolument à cela. J'essaie de le démontrer. Je veux, les yeux ouverts, voir la lumière de mes rêves. »

Le rêve du Roden Crater est loin d'être achevé. Voilà pourquoi il n'est pas encore accessible au public. Reste 60 % du travail à accomplir, de l'argent à trouver, quelque 20 millions de dollars pour la deuxième phase, puis viendra la troisième. Au programme, entre autres, déjà calculés, dessinés, prêts, un amphithéâtre pour quatre cents spectateurs, un espace où assister à l'illusion de la rotation de la Petite Ourse, une caméra obscure enfouie dans une fumerolle qui reflétera le motif des nuages sur le sol. Et dans le North Space, une autre caméra obscure équipée d'une lentille qui projetera les étoiles sur le sol d'un espace encore plus obscur. Il y aura aussi une surface d'eau dont la réflexion prolongera le

lever du soleil. Et un bassin où il faudra s'immerger totalement pour accéder à un espace de lumière.

« Alors, le Roden Crater n'est-il pas la plus grande pensée qu'un artiste seul ait eue ? » lui lance son ami Michael Govan (6).

« Oui, mais pas plus profonde qu'un haiku griffonné sur un sac à provisions. » ■

(1) James Turrell. *Air Mass. The South Bank Centre*, Londres 1993.

(2) op. cit.

(3) op. cit.

(4) Les bâtisseurs de tumulus.

(5) James Turrell transforma le Mendota Hotel, à Ocean Park, Californie, en espace d'expérimentation (1966-1974).

(6) Michael Govan dirige le Los Angeles County Museum of Art.

*François Jonquet est écrivain et critique d'art. Il a notamment publié Gilbert & George, Intimate Conversation with François Jonquet, Phaidon, 2004.*

#### James Turrell

Né en/ born 1943 à/ in Los Angeles

Vit et travaille en/ in Arizona

Expositions récentes/ Recent shows:

2013-2014 Los Angeles County Museum of Art, LA (26 mai 2013 - 6 avril 2014)

Museum of Fine Arts, Houston (jusqu'au 22 sept.)

Guggenheim Museum, New York (jusqu'au 25 sept.)

Galerie Almine Rech, Paris (jusqu'au 27 juillet)

Kayne Corcoran, Santa Monica, CA

« Crater's Eye, the Roden Crater Project »

[L'œil du cratère]

(© James Turrell ; Ph. F. Holzherr)



## James Turrell In the Volcano

**This summer sees three major exhibitions by James Turrell: a retrospective at the Los Angeles County Museum of Art (May 26 2013–April 6, 2014), another at the Museum of Fine Arts, in Houston (June 9–September 22) and, above all, one at the Guggenheim Museum in New York (June 21–September 25), in which the artist is recasting the museum’s circular space. In Paris, Turrell has a show at Galerie Almine Rech (through July 27). But the heart of Turrell’s work is the Roden Crater, out in Arizona. François Jonquet met the artist at his ranch, in the Painted Desert, and visited the Crater, this work which he is constantly sculpting and developing. He reports on this vertiginous experience**

James Turrell’s cows are not mauve, blue or pink, or even red or green, but a deep black, a soot black. They are the peaceful guardians of one of the greatest dreams in history, one that was realized neither by a mythological or legendary creature, nor by a despot unheeding of human life, but by an artist: the Roden Crater. In order to preserve the area around the volcano, to prevent this fragment of the Arizona desert from becoming a playground for the merchants of the temple, postcard sellers and other light-spreaders who would pollute the purity of the project and, at night, impair the viewing conditions, James Turrell founded the Walking Cain Ranch: four hundred square kilometers, patiently acquired, plot after plot, whenever the occasion arose.

### 3,200 HEAD

James Turrell and Kyung, his wife (of South Korean origin) live on this ranch not far from Flagstaff, where the famous Route 66 rolls through, an hour and a half from Grand Canyon. They live in a little wooden house set in an enclosure of grass burned by the snow and sun, surrounded by fir trees, mountains and extinct volcanoes. In Navajo territory.

“I like this place because it’s in-between, between American Indian culture and that of the European descendents that we are, between cowboy culture, which is very conservative, right wing, and that of Flagstaff University. The people who live here are desert people. Different from other people. Either because they’re already bizarre and are drawn to the desert, or because after spending fifteen or twenty years here they get that way. I’m seventy, and this is my fortieth year in the desert!” Turrell says with a laugh. His expression is bright, youthful.

### THE SKY IS MY STUDIO

Born into an ultra-conservative Quaker family, he has worn the black wool coat and hat, attended silence services in the temple that dragged on for a good three hours. His long beard, making him look a bit like a Shakespearean king, is one of the signs of this heritage. The Quakers call themselves the “children of light,” and light is the essence of Turrell’s work. He broke with religion as a teenager.

The son of a French-born aeronautical engineer, Turrell has been flying since he was 16. “The sky is my studio,” says this artist who estimates that he has spent seven years of his life flying. This meditative time in the air has inspired much of his work, but it took time to give it artistic expression: “Antoine de Saint-Exupery described spaces within space, not defined by the architecture of form, but by pressure within the atmosphere moving through the sky,” (1) he explains. For example, the *Wedgeworks*, those mental worlds saturated with an intense, deep color, unlike anything seen before, sometimes red like a ruby burning behind gauze, come from his experience as a pilot: “As you approach a front there is a change in visibility, which happens very quickly if you fly towards it. In the *Wedgeworks* similar qualities of opacity, translucency are created by light simply inhabiting space.” (2)

A conscientious objector and pilot, James Turrell was sent to Tibet at the age of seventeen. The CIA sent him on missions to save evacuate monks to India. In Asia he visited Borobudur and Angkor Vat, and the Indian Stupas. “The idea of the Bodhisattva, one who comes back and incites others to take the journey, is to some degree the task of the artist. [...] This is where I began to appreciate an art that could be a non-vicarious act, a seeing whose subject was your seeing.” (3) Later, on a journey to Japan, he travelled around the chain of volcanic islands to the south of the archipelago. He observed that the ellipse of football stadia changed his perception of the sky. He was looking for a place on a cosmic scale. He needed to find a concave site between sky and earth. A volcano.

Then, in 1974, he spent seven months flying over the west of the United States, from Canada to Mexico.

Grandiose landscapes, thousands of extinct volcanoes, mountains, canyons, mesas, gigantic crater impacts. And skies as rich and spectacular as the land. On a fine November afternoon, he saw Roden Crater. He landed, approached and was

overwhelmed by the spirit of the place, its power.

You can see it from afar. Suddenly it stands out, solitary and noble, in the Painted Desert, where it rises up like one of Baudelaire’s “mighty sphinxes stretched out in solitude, seeming to fall into a sleep of endless dreams.” The first sighting is a solemn moment. So is the approach. It is like moving towards a secret place. Bona fides had to be produced not twice, but three times to gain the privilege of being among the lucky few to cross the threshold. There are no trees around to give a sense of scale but, on the ground, the Roden Crater is the size of Manhattan. “The visit starts three hours before sundown and ends three hours afterwards,” said a note sent out in advance.

### IN THE EYE OF THE VOLCANO

On the side, an ordinary metal door, and here I am inside the volcano, dominated by a tall, wide, black monolith. At its center, a disk of polished white stone patiently awaits the caress of the moon, a phenomenon that occurs every eighteen years and a half. This 34-ton monolith stands at the center of circle of finely ground black lava. Raked in a circle, rather like a Zen garden. Circles within a perfectly proportioned circular room. I move round the monolith and, on its other side, come to a similar white disk. This one is lit up. A column of light strikes it from the depths of a long, very long tunnel, projecting my shadow onto the circle. I turn round and, at the end of the tunnel, make out a little circle of natural light. A tiny sun that draws me in. I am both active and passive in an experience that appears to have been written like a score. Yes, in-between. Emotion, the loss of bearings, the dull throb of the volcano’s innards, make me teeter. An extinct volcano is not a dead volcano. It is just as grandiose on the inside as on the outside. It captures celestial phenomena. I am submerged, in a state where perception loses its bearings. In this hiatus, my body experiences what my thought cannot translate. I am in an intermediary state where, as Merleau-Ponty says, “fantasy is possible.”

I move along this tunnel, in the middle of an interstice that is both archaic and futuristic, leading me to the foundations of a lost civilization, buried since the mists of time, now miraculously rediscovered. And,

« Agua de Luz ». 2012.

(Court. galerie Almine Rech, Paris/Bruxelles; Ph. Ed Krup)



finally, a mirage: as I progress along the three hundred meters of the Alpha tunnel, as I approach the circle of light, so the little sun stretches and stretches until, upon reaching the other chamber of the volcano, it is a long ellipse open to the sky. Here, in *The East Portal*, a flight of steps is flung up towards the sky, towards the crater. As light as a Hopi kiva ladder. I turn round and the steel tunnel I have come from is like the carapace of an insect with an infinite number of rings, on which the light draws a multitude of thresholds. Behind the staircase, a new, dark corridor leads to the eye of the crater. A wide, circular Skyspace, with stone benches all around. The echo is so powerful that when Turrell speaks, it is as if his voice is amplified by a microphone. In the center, on the ground, a new circle of black lava, raked in the Japanese manner. Turrell invites me to walk across it and speak out as I do so.

I move forward reciting Baudelaire—"The Sea"—over the ground black lava which compresses and crumps underfoot, like freshly fallen snow, all the way to the middle of the circle, in the eye of the volcano, and there the echo disappears suddenly, the sound contracts and, dulled, encloses me in an invisible pipe.

With James and Kyung Turrell and the handful of other visitors we have waited in a religious silence for the rise of night, in a cold that would freeze you to the bone, except that I didn't feel it. I was thinking of that dream of Jean Paul's in which the sun, son of Earth, is thrown into the sky by the molten crater of a mountain. I could picture it shooting forth from the Skyspace. And then I came out through a circular corridor, into the volcano. In a grandiose cone, whose curve Turrell has smoothed and perfected by shifting a ton of earth. In the four cardinal corners of what could have been a Mayan place of sacrifice, I lay down on a stone altar, my head lower than my feet. And I saw the celestial vault, as it was a blue balloon. So close that I kissed it. I lived in a dream that embraces the world. I lost a glove and a small fragment of my soul, somewhere in the Roden Crater. I was drunk. In the lodge built below—a discreet house with two bedrooms and a sweeping view over the Painted Desert—I met up with Turrell again. If the comfort in his ranch is minimal, everything here is luxurious. Each stone comes from the volcano. Some are polished smooth as marble, others are rough. The frames of the wide windows are in bronze. The beef from Turrell's cattle melts in the mouth, the red wine from the Napa Valley is exquisite. And we drink to the Roden Crater, "sooner or later."

"The Roden Crater brings the sky down to the earth. It puts you in the sky itself, it

places you in the universe,” says Turrell. “It doesn’t make you feel small, it is exhilarating. I use the geologic time of the Painted Desert: there you feel you are in geologic time, away from the constructions of mankind. I have created spaces that take their light from the sun, from the moon, from the stars, that play the music of the spheres in light. When you’re standing in the cone of the volcano, when you are inside the crater’s eye, you are in an arm of magma which goes down towards the center of the earth. It used to light up the volcano when it was erupting. The charge of celestial energy plunges directly into the earth through this chimney. A formidable light strikes the crater. You can sometimes smell the ozone when it’s discharged by the sky, created by a discharge of static electricity. I am interested in mound builders, whether in Hebron, Israel, Old Sarum, near Salisbury in England, or the ones who constructed the pyramids along the Mississippi River. The Hopi come from Mayan culture. The Roden Crater was a holy place for the Hopi. It is part of a chain of four hundred volcanoes, known as the Testicle Mountains, because of their shape.”

“The Hopi came up from Copan, in Honduras, all the way to Flagstaff. They brought parrots with them and went back down with turquoise. Copan is a place where you feel you are rising up to the sky. Like Mount Meru or Chichen Itza. I want to create places that are like them. I conceived two: a pyramid in Mexico, Agua de Luz, and here, of course. I have always wanted to shape the sky, make it like a bowl. The idea being to look to the sky. To look upwards.

“That’s how I started working with Gene Sekaquaptewa. He’s not here anymore. He was the chief of the Eagles clan. In their hair the members of that clan used eagle feathers mixed with parrot feathers. That expressed the idea of flight, of the flight of being, of the soul, that idea of coming out of the interior towards the sky, between the sky and the earth, in-between. The Hopi live at the top of the mesas, on the high plateaus, in the sky, like the Tibetans: living up there is like flying. In their *kivas*, they enter the earth to look at the sky and attain the spiritual kingdom. The Quakers, where I come from, sought inner light. Those ideas have been important to me.

“Flagstaff is the first dark city in history: at night, all the lights are aimed downwards, so that the Westerners’ telescopes can work. The bright sky at altitude, the small amount of mist—that is what you need to observe celestial phenomena. With the naked eye you can see the divisions running through the Milky Way, the galaxies

on the inside, on the edge. If we are capable of looking at the divisions in the Milky Way, then the galaxy becomes part of our living territory, a territory that our consciousness can inhabit.

Generally, we use light to reveal something. Light has always been one of the subjects of painting. When I was young I owned one of Goya’s *Caprichos*. Light shoots forth from the darkness. My way of using light comes from an ancient form which is thousand of years older than easel painting. What interests me is the revelation of light itself. It’s more like watching a fire and drifting, or a deer staring into the headlights of a car that will eventually crash into it. We are light eaters: we drink up this magic elixir of vitamin D through our skin, and it changes the way we see. Without knowing it, we create the reality we live in. The power of attraction of light, its basic nature, that’s what I want to keep in my work. So I remove the images, the stories, the objects.

#### THE REVELATION OF LIGHT

I am interested in landscapes without a horizon. That of the crater bowl, above the horizon line, or the ones I made at the Venice Biennale, the *Ganzfelds*. It’s like flying through fog and clouds, or skiing on a white day, or feeling the rapture of the depths. Being in cyberspace. You are in a state of disequilibrium.

Plato’s cave

“Light is like sound. You have to invent an instrument. That’s what I did first at the Mendota Hotel.<sup>(4)</sup> I repainted the whole thing white and changed the layout of the rooms. I positioned the doors, windows and openings so that when you opened a curtain or door the light came into rooms that were already arranged to receive it. Like in Plato’s cave: you have your back to the outside and you are looking at what you imagine is reality on the inside. With the *Mendota Stoppages* it was possible to notice an event that you wouldn’t have paid attention to. If you give it a special place, by occulting all the other light sources, a tiny little light becomes very powerful. It was powerful in the day, but also by night, with the illuminations of the streets, the car headlights. The place itself performs for you. The sequence lasted two hours. I like places like Abu Simbel or Newgrange, north of Dublin, where, very occasionally, the sun lights up the interior. If there is no other light, you get used to the darkness, you open really your eyes, and the eyes really feel. That’s the kind of sensation I most love. Man is made for dusk.

There is a place here where you can see your shadow cast by the light from Venus. That surprised me. It was four years ago, at

a moment when Venus was very close to the earth. It won’t happen again for 150 years. To realize that you’re in the light of a solar planet is terrific. I love that kind of idea [*laughs*]. It takes a lot of work to get there. The Alpha Tunnel is tuned like a flute. “I had to take into consideration the way consciousness inhabits a space that is enchanted by light. When you have a lucid dream, where does the light come from, where does the color come from? You have full vision with your eyes closed, the clarity and the resolution are absolutely perfect. Even for people who have problems with their eyesight. But we rarely see the light like that with our eyes open. Some scientists, like Arthur Zajonc, carry out experiments which prove that the light reacts when we observe it. This attributes a form of consciousness to it. I absolutely believe that. I try to demonstrate it. I want to see the light in my dreams with my eyes open.”

The dream of the Roden Crater is far from finished. That’s why it is not yet open to the public. Some 60% of the work still has to be done, money has to be found, some 20 million dollars for the second phase, then comes the third. Already calculated, drawn and ready, the program includes, among other things, an amphitheater seating four hundred, a space where you can experience the illusion that the Little Bear is rotating, a camera obscura hidden in a fumarole which will reflect the motif of clouds on the ground. And in the North Space, another camera obscura fitted with a lens which will project stars onto the floor of an even darker space. There will also be a surface of water, the reflections in which will extend the sunrise. And a pool in which you have to immerse yourself to reach a space of light.

“Roden Crater is probably the greatest thought that a single artist has had,” suggested Turrell’s his friend, Michael Govan.<sup>(5)</sup>

“Yes, “but no more profound than a haiku written on a shopping bag.” ■

Translation, C. Penwarden

(1) James Turrell: *Air Mass*. The South Bank Centre, London 1993.

(2) *op. cit.*

(3) *op. cit.*

(4) James Turrell transformed the Mendota Hotel in Ocean Park, California, into a space for experimentation (1966–74).

(5) Michael Govan is director of the Los Angeles County Museum of Art. *Interview Magazine*, July 1, 2011.

*François Jonquet is a writer and art critic. His publications include Gilbert & George, Intimate Conversation with François Jonquet, Phaidon, 2005.*